



JEONG You-jeong

BONOBO



Éditions Picquier

JEONG You-jeong

BONOBO

Roman traduit du coréen
par Lim Yeong-hee
avec la collaboration de Mathilde Colo

OUVRAGE TRADUIT ET PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN
DE L'INSTITUT CORÉEN DE LA TRADUCTION LITTÉRAIRE
(LTI KOREA, SÉOUL)



Éditions Picquier

Ouvrage publié sous la direction de

LIM YEONG-HEE

DE LA MÊME AUTRICE
AUX ÉDITIONS PICQUIER

Généalogie du mal

Titre original: *Jin-yi & Jinny*

© 2019, Jeong You-jeong

© 2021, Editions Picquier
pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.com

En couverture: © Joël Cadiou

Conception graphique: Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-1564-4

PROLOGUE

Il nous arrive parfois de nous précipiter dans une impasse. C'est ce qui s'est passé le jour où j'ai quitté le camp Wamba. Je venais d'y passer un mois de stage avec le professeur Jang, mon directeur de thèse et mentor. Avant de partir, j'ai promis aux bonobos de Wamba que j'allais revenir les voir bientôt, mais pour de la recherche cette fois, car durant ce stage j'avais décidé de changer mon sujet de thèse.

Mon mémoire de master s'intitulait « Le renforcement des liens à travers l'épouillage chez les chimpanzés ». En tant que soigneuse des chimpanzés du Centre d'étude des primates, je côtoie ces animaux depuis longtemps. Malgré tout, cela n'a pas empêché ma décision, prise sur un coup de tête, sans me préoccuper de savoir si c'était raisonnable ou convenable. Pour parler franchement, je suis littéralement tombée amoureuse des bonobos.

Leur sensibilité aiguë, profonde, leur grande intelligence, leurs gestes pleins de vivacité, la richesse de leurs expressions faciales... Mais ce qui m'a le plus touchée, c'est qu'ils soient aussi timides et peureux. Ils me fixaient de très près comme s'ils voulaient me sonder, puis, à un moment donné, leurs yeux noirs qui semblaient s'insinuer d'un seul coup en moi me faisaient oublier que j'étais une humaine et me poussaient à me

comporter en bonobo avec eux : s'observer mutuellement d'un air nonchalant, la gueule ouverte, ou quémander un contact physique en tendant les lèvres en bec de canard, ou encore rire tous ensemble à en perdre le souffle. J'ai eu l'impression de vivre une véritable illumination que je pourrais résumer ainsi : « Je ne savais pas qu'il existait sur terre des créatures aussi charmantes, c'est incroyable ! » Y a-t-il une meilleure raison de changer de sujet de thèse ?

Une fois arrivée à l'aéroport de Kinshasa, notre trajet de retour vers la Corée a commencé à se compliquer. On nous a annoncé que le vol pour Paris, où nous faisons escale, avait été annulé – pour un motif inconnu. Le prochain avion était dans vingt-deux heures. Nous avons donc été obligés de passer une nuit en ville. Le professeur Jang, soudain pris de migraine, est resté allongé dans sa chambre d'hôtel. Quant à moi, désirant acheter quelques souvenirs pour mes collègues, je suis sortie de l'hôtel et me suis fait surprendre par une tempête. Pourtant le ciel était clair et les rues pleines de monde quand j'avais commencé ma promenade. Nous étions début octobre, en pleine saison sèche. Tout occupée à m'énerver sur Google Map qui ne m'emmenait qu'aux endroits où je ne voulais pas aller, je n'avais pas la tête à remarquer les changements météo. Arrivée à un croisement, je me suis rendu compte qu'il commençait à faire sombre. D'épais nuages noirs occupaient tout le ciel. Un vent violent courait à toute vitesse en poussant des colonnes de poussière. J'ai fait volte-face pour regarder le chemin déjà parcouru. Où me trouvais-je ? Où étais-je ?

Google Map m'a conseillé de traverser la rue pour continuer tout droit. D'après lui, la boutique de souvenirs que je cherchais se trouvait de l'autre côté de la rue. J'étais très sceptique, mais j'ai décidé de l'écouter quand même. S'il m'amenait encore une fois à une tente de marchand de serpents, je le tuerais. Je me suis dit que

j'allais regagner l'hôtel juste après, que j'en aurais le temps avant la tempête. Ce n'est pas parce qu'il était couvert de nuages menaçants que le ciel allait nous tomber sur la tête dans la minute.

Hélas, j'ai dû sous-estimer la puissance des nuages sombres. A peine avais-je fait un pas qu'une secousse pareille à un tremblement de terre a parcouru le sol. Au pas suivant, le tonnerre a rugi et un éclair a zébré le ciel noir. J'étais au milieu de la rue, la pluie s'est abattue en trombe – il ne pleuvait pas des cordes, mais littéralement des lances de bambou. A peine avais-je atteint le trottoir opposé qu'un poteau électrique foudroyé s'écroulait en travers de la rue. Sur l'asphalte inondé, des fils électriques sectionnés tressautaient en faisant jaillir des étincelles. J'avais l'impression que la nature piquait une colère, énervée par je ne sais quoi.

En un rien de temps, les rues se sont vidées. Les piétons, les marchands ambulants et les véhicules ont tous disparu de mon champ de vision. Il ne restait même pas un oiseau dans le ciel d'encre. Seule dans cette rue inconnue, je regardais frénétiquement autour de moi. Le changement avait été si brusque qu'on aurait dit un rêve. J'avais l'impression d'avoir changé de monde et non juste traversé une rue. J'étais déboussolée, tout étourdie.

Je n'avais ni parapluie ni imperméable. Ma vieille casquette de baseball avait dû être emportée par le vent sans que je m'en aperçoive. Je n'avais rien pour me protéger de la pluie, des bourrasques, sans parler de la foudre. Tout ce que je possédais se résumait à mon téléphone portable, la pochette autour de mon cou contenant mon passeport et un peu d'argent liquide, et la brochette d'ananas que je venais d'acheter à un marchand ambulant. Heureusement, une petite construction de plain-pied en béton se trouvait à une vingtaine de mètres sur ma gauche. Voilà qui pouvait me permettre de faire

face à la situation. La grande enseigne accrochée sur sa façade laissait penser que ce n'était pas une habitation.

J'ai fourré mon téléphone dans la poche arrière de mon jean et je me suis ruée vers la boutique comme un joueur de troisième base réalisant un vol de but au baseball. Une fois devant l'enseigne, j'ai crié involontairement : *Safe!* Je me sentais enfin sauvée. Naturellement, j'étais dans un état affreux à voir : la pluie dégoulinait sur tout mon corps, mes cheveux collaient à mon visage, ma chemise dépassait de ma ceinture...

J'ai décidé de ne pas lire l'enseigne. Peu importait ce que le magasin vendait. La seule chose qui comptait, c'était que la porte ne soit pas verrouillée. J'ai aussi ignoré la pancarte portant des inscriptions en français accrochée à la poignée de la porte. Non seulement je ne comprenais pas le français, mais en plus, mieux valait ne pas la lire, au cas où elle indiquerait que le magasin était fermé, je pourrais toujours répondre : « Je n'avais pas vu ! »

J'ai poussé la porte qui, heureusement pour moi, s'est ouverte. L'intérieur était obscur, sans doute y avait-il eu une coupure de courant. J'ai attendu un moment à l'entrée en espérant que quelqu'un m'adresse la parole. J'ai compté jusqu'à dix en essuyant l'eau dégoulinant sur mon visage et en tordant mes cheveux pour les essorer tel un chiffon détrempé. Entre-temps, mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité. L'endroit avait la taille d'une supérette de quartier et toutes sortes d'articles s'y entassaient en désordre.

Une pendule à coucou ornait le mur près de la porte d'entrée et, sur une immense table faite dans un gros tronc d'arbre qui traversait la salle dans toute sa longueur, étaient exposés des sculptures d'animaux, des objets artisanaux en marbre, des lanternes, des masques, des bibelots... Les trois autres murs de la pièce étaient couverts de peintures à l'huile de tailles diverses et en

dessous courait un étalage de petits pots empilés. Ce devait être le magasin de souvenirs indiqué par Google Map. Le propriétaire ne semblait pas être là.

— *Excuse me!* ai-je lancé d'une voix courtoise.

Et j'ai attendu sagement. J'avais l'intention d'acheter quelques bricoles, ainsi, je pourrais dénicher mes cadeaux et m'abriter par la même occasion. J'étais plutôt bien tombée. Et si par chance le propriétaire parlait anglais, je pourrais lui emprunter un parapluie ou un imperméable. Petit bémol : il ne se montrait toujours pas. Attendait-il que le coucou apparaisse à sa fenêtre ? C'était embêtant à la fin !

— *Hello!* ai-je tenté, un peu moins polie cette fois.

En guise de réponse, j'ai entendu un bruit bizarre venant du fond du magasin, un petit bruit bref. On aurait dit le cri d'une souris ou le gémissement d'un chiot, ou encore le grincement d'une porte poussée par le vent. Pour vérifier, je me suis tournée vers la porte, mais elle était bien fermée.

J'ai fait un pas vers l'intérieur et j'ai vu un bureau au-delà de la longue table. Il y avait une petite porte derrière lui et une grosse caisse posée à côté. Elle faisait la moitié de la taille du bureau à peu près. Recouverte d'un drap noir comme une caisse de magicien, je ne pouvais voir son contenu.

— *Anybody here?* ai-je appelé, cette fois d'une voix tonitruante capable de réveiller dans sa tombe un ancêtre enterré là il y a dix générations.

J'espérais que quelqu'un arrive en courant, surpris par mon cri. Car je ne voulais pas être accusée plus tard d'être restée dans une boutique sans surveillance.

Cette fois encore, le bruit bizarre de tout à l'heure m'a répondu : c'était aussi aigu qu'un ultrason dépassant les capacités auditives d'un être humain et aussi rapide qu'une lame de patin tourbillonnant sur une plaque

de glace. Avec mes doigts, j'ai essuyé l'eau de pluie qui coulait sur mes oreilles et pour être sûre d'avoir bien entendu, j'ai demandé :

— *Who's there?*

J'ai eu une réponse : un son fort et net qui s'est prolongé comme une chanson et qui m'a révélé sa localisation et l'identité du propriétaire de la voix. Moi qui avais quitté Wamba depuis une demi-journée à peine, je n'avais pas beaucoup de mal à reconnaître de qui il pouvait s'agir. C'est à ce moment-là que j'ai perçu l'odeur caractéristique qui flottait dans la salle. J'ai dit *caractéristique* parce que je la connaissais bien et non pas parce qu'elle était bizarre. Elle était aussi persistante que ce cri qui se prolongeait tant bien que mal, comme près de se briser à tout moment.

J'ai jeté un coup d'œil à la caisse du magicien. Une inquiétude a contracté mon estomac. Un mauvais pressentiment s'est infiltré dans ma tête. Dehors, le tonnerre a repris ses bombardements accompagnant les décharges de foudre. Des éclairs opalescents ont zébré la boutique sombre. Chaque fois que la lumière perçait l'obscurité, des cris de peur pareils à des lames de couteau jaillissaient de la caisse du magicien. Le propriétaire de la boutique n'apparaissant toujours pas, même après la fin de la longue série de coups de tonnerre et d'éclairs, un silence assourdissant a gagné la pièce. Une obscurité encore plus épaisse qu'avant y régnait. Les cris de terreur se sont alors transformés en gémissements haletants. J'ai avancé vers le fond de la boutique en faisant attention à ne pas toucher les articles exposés. A partir du moment où j'avais reconnu quelle espèce d'individu poussait ces cris, je ne pouvais plus m'empêcher d'aller vérifier.

Lorsque je suis arrivée devant le bureau, le coucou derrière moi a chanté cinq fois. Les gémissements venant de la caisse du magicien se sont arrêtés net. J'ai tendu

l'oreille dans leur direction. Une respiration hachée m'est parvenue. Tout était calme du côté de la porte de derrière: aucune présence humaine, pas le moindre mouvement. J'ai sorti mon téléphone de la poche arrière de mon jean mouillé et tout raide. J'ai ouvert le clapet et allumé la lampe avec l'intuition de commettre une bêtise.

Je ne m'étais pas trompée. Sous le drap noir, la caisse était une cage avec des barreaux en fer. A l'intérieur, la créature s'est protégé les yeux avec la main. Elle est restée accroupie, recroquevillée sur elle-même, genoux pointés, mais je n'ai eu aucun mal à la reconnaître. Ses poils noirs, la raie bien tracée au milieu, son visage au teint sombre, ses petites oreilles rondes, son front plus large que celui d'un chimpanzé, ses narines aussi dilatées que celles d'un gorille, son sillon sous-nasal et son menton à la peau plus claire et ses lèvres rouge vif retroussées par la peur jusqu'à découvrir ses dents. Un bonobo!

Puisqu'il n'avait pas de grandes canines, il s'agissait d'une femelle. A voir ses épaules frêles et son petit gabarit, c'était encore une adolescente. Et ce n'était sûrement pas un animal de compagnie, sinon on n'aurait pas mis une chaîne autour de son cou et un cadenas à la porte de la cage.

Tout à coup, je me suis rappelé ce qui s'était passé quatre jours plus tôt. Vers l'aube, on avait découvert un nouveau-né poignardé sur la piste placée sous l'observation du chercheur japonais Ryu. Le reste du groupe avait disparu: six bonobos au total, y compris la mère de la petite victime.

— Je ne sais pas qui a fait ça, mais il doit être en train de saliver en comptant ses billets à l'heure qu'il est, avait murmuré Ryu, profondément consterné.

Les bonobos sont en danger critique d'extinction, dernier stade avant la disparition de l'espèce. Ils sont victimes du braconnage et chassés pour leur viande.

— C'est l'acte d'un braconnier, avait vociféré Ryu. Il a dû tuer le petit pour emmener sa mère. Un nouveau-né ne vaut rien, ça ne rapporte que des ennuis.

Malgré la politique internationale de surveillance et de protection, le braconnage ne cessait pas. Dans le centre-ville de Kinshasa, il y avait des intermédiaires qui achetaient les animaux capturés par les braconniers et les exportaient clandestinement. Et pour les transporter jusqu'aux quais d'embarquement, il y avait des livreurs qui se déplaçaient à vélo, moto ou triporteur.

La bonobo qui était là devait être une victime de ce trafic, elle aussi. Le propriétaire du magasin avait sans doute, comme deuxième activité, de servir d'intermédiaire. J'ai jeté un coup d'œil à la porte en me demandant ce qu'il pouvait y avoir derrière. Était-ce un entrepôt pour stocker les « marchandises » ? Le propriétaire de la boutique était-il absent, justement occupé à compter joyeusement ses billets ? Ou bien était-il en train d'emballer d'autres « produits » à livrer avec la jeune bonobo ? Qu'est-ce que cela signifiait que cette petite soit seule dans la boutique ? Est-ce qu'un livreur allait arriver pour la prendre en charge ? Si c'était le cas, qu'est-ce que je devais faire ?

J'avais déjà la réponse : je ne pouvais rien faire pour elle. Cette enfant n'était pas un chat de gouttière. C'était une marchandise très chère destinée à un client. Quel que soit mon sentiment vis-à-vis de cette primate, je devais le faire taire. Ce n'était pas à moi d'intervenir. J'avais appris par Ryu que les sauvetages étaient très risqués et qu'il fallait laisser ça aux experts.

D'après lui, un certain Riky, spécialiste des sauvetages, avait été assassiné après avoir mis sur les réseaux sociaux la photo d'un bébé gorille arraché aux mains d'un braconnier. Il avait été retrouvé chez lui décapité, jambes et bras tranchés à la hache. La bande de braconniers avait

commis ce meurtre horrible pour se venger de celui qui avait volé leur butin et servir d'avertissement à quiconque voudrait se mêler de leurs affaires.

Bien sûr, je n'étais pas une experte en sauvetage, et je n'étais pas non plus sur un site de chasse. Néanmoins l'endroit et la situation étaient suffisamment dangereux pour moi, et je pouvais ne pas être la bienvenue. J'étais une civile, une étrangère, en même temps un témoin. S'il y a quelqu'un qui court autant de risques que la victime sur les lieux d'un crime, c'est bien le témoin. Tout ce que je pouvais faire était de quitter la boutique et de prévenir un organisme adéquat, comme la police ou une ONG au Congo, même si je n'avais aucune assurance qu'avec cette tempête ils puissent arriver avant l'expédition de la « marchandise ».

J'ai fait demi-tour et regardé à travers la vitre de la porte d'entrée. Si je voulais partir, c'était maintenant, alors que le tonnerre et les éclairs s'étaient calmés et que le propriétaire du magasin n'était pas encore de retour. Le chemin jusqu'à la porte d'entrée n'était pas compliqué. Il suffisait de marcher tout droit, d'ouvrir la porte et de sortir. Un enfant de trois ans en aurait été capable. Sauf qu'il s'agissait d'une femme de trente-trois ans qui avait promis et juré son amour pour les bonobos une demi-journée plus tôt, et ça, ça changeait tout.

Avant de faire un pas vers l'entrée, j'ai commis l'erreur la plus classique chez un humain, celle de me retourner. Pourtant l'adage nous enseigne à tous d'avancer sans regarder derrière nous. Je me suis fait piéger.

La petite me fixait avec son menton tendu entre les barreaux de la cage. Ses grands yeux noirs et clairs ont attrapé mon regard comme si ses mains avaient saisi les miennes. J'ai senti mes paupières tressauter. Mes tempes palpaient avec force. Elle me fixait précautionneusement, l'air de vouloir me demander : Qui es-tu ?

Mon mentor me disait souvent qu'il fallait se garder d'humaniser les animaux. Ce n'était pas une attitude adéquate en tant que scientifique. Je lui répondais « Entendu », mais en fait je n'avais jamais suivi son conseil, car de mon point de vue, l'anthropomorphisme se limitait à un loup coiffé d'un bonnet de nuit attendant une fillette, allongé sur le lit de la grand-mère. C'était pour ça que devant la petite bonobo dans sa cage, ma bouche s'est ouverte spontanément : « Je m'appelle Jin-yi, Lee Jin-yi. »

Je me suis accroupie devant la cage, un genou à terre. La petite a reculé, rentré le cou dans ses épaules et enveloppé ses genoux avec ses bras. Sur tout son corps, ses poils étaient hérissés. Les oreilles tendues et le regard troublé d'inquiétude, elle guettait constamment mon expression. Si j'essayais de traduire son regard et la réaction de son corps, cela donnerait ce dialogue :

— Tu es de mon côté ou de celui des méchants ?

— Je suis avec toi, je suis Jin-yi, ton amie.

Amie?... Une voix dans ma tête m'a avertie : Ce n'est pas le moment de tenir des propos aussi insensés, ferme ta bouche irresponsable et dépêche-toi de sortir de là.

Elle avait raison, cette voix. Elle était tout à fait rationnelle. Seulement, certains humains n'arrivent pas à suivre un conseil même s'ils savent que la situation l'exige. A ce moment-là, j'en étais le parfait exemple. Je ne pouvais ni fermer ma bouche ni quitter l'endroit, car j'avais compris ce que signifiait ce regard se promenant sur mon visage et ma main gauche, et je savais ce que tenait celle-ci.

— Tu en veux ? ai-je demandé en tendant ma brochette d'ananas.

La petite a réagi avec un grand enthousiasme. Elle a remué ses grandes narines, tendu le cou et levé le menton avant de se lécher bruyamment les babines. Elle a sorti

une langue toute rose de sa bouche et l'a agitée en l'air. A présent, ses yeux fixaient les morceaux d'ananas. Elle avait l'air d'avoir faim. Si elle avait été capturée par un braconnier, elle avait dû recevoir un coup de fusil hypodermique et être enfermée là avant son réveil, il y avait donc fort à parier qu'elle n'avait rien mangé ni bu depuis longtemps.

— Approche!

J'ai tendu devant les barreaux la brochette sur laquelle restaient encore trois tranches d'ananas. Hop! Elle en a arraché une d'un geste vif puis l'a examinée avec prudence. Elle a passé un bon moment à la renifler bruyamment et à l'inspecter sous toutes les coutures, alors que son expression montrait qu'elle avait très envie de la dévorer et qu'elle aurait même mangé jusqu'à ses doigts qui la tenaient.

A ma connaissance, les ananas sont les fruits les plus familiers des primates, plus encore que les bananes, et c'est le cas des bonobos qui aiment leur goût aigre-doux. Je me suis dit qu'elle allait finir par l'engloutir. Pour gagner du temps, je l'ai encouragée :

— Tu peux manger, tu ne risques rien.

La petite a lancé un regard vers moi, l'air de répliquer « Tu crois? », avant de retourner à son ananas et de lécher le jus du fruit qui coulait le long de ses doigts. Au même instant, ses yeux se sont agrandis et emplis de vivacité. J'y ai lu : Le goût me plaît. Elle avait envie de croire qu'elle pouvait le manger sans risquer de mourir. Enfin, c'est ce que j'ai interprété. J'ai hoché la tête :

— Je ne te ferai aucun mal.

Oui, je ne te ferai aucun mal. C'était bien la seule chose que je puisse faire... La petite a tendu de nouveau la main entre les barreaux, une main vide, si proprement léchée qu'il n'y avait plus la moindre trace de jus. J'ai remonté le deuxième morceau vers le bout du bâton et

l'ai approché d'elle. Elle aurait pu m'arracher la brochette entière, mais elle ne l'a pas fait. Elle a enlevé juste le deuxième morceau à l'aide de ses doigts et a ensuite fait de même pour le troisième. Après avoir tout dévoré, elle a tendu encore la main.

— Je n'en ai plus.

Le visage collé contre les barreaux, elle fixait la brochette, les yeux baissés. Je l'ai secouée devant elle comme un essuie-glace.

— Ça, tu ne peux pas le manger.

Digne d'une reine de l'imitation, elle a dressé son long index et l'a remué de la même façon. Trouvant sans doute ce geste amusant, elle a étiré sa lèvre supérieure en dévoilant pleinement ses dents et ses gencives. Bientôt, sa lurette a tremblé fort. Ha ha ha ! Je l'ai imitée en ouvrant si grand la bouche qu'un chat aurait pu y entrer. Ha ha ha !

Nos regards se soutenant, nous avons hoché la tête, et la bouche encore plus ouverte, nous avons ri frénétiquement, à nous en décrocher la mâchoire. Un moment de compréhension mutuelle s'est installé entre nous. Le muscle crispé autour de mon nombril s'est décontracté doucement. Avec l'index et le pouce j'ai évoqué un pistolet que j'ai pointé vers elle. C'est mon geste habituel, je le fais matin et soir pour saluer les chimpanzés du Centre d'étude.

Je me suis levée, bien décidée à partir pour de bon. Mais je n'étais pas complètement redressée sur mes jambes quand le tonnerre a frappé au-dessus de ma tête dans un terrible vacarme. Le bâtiment et tous les articles du magasin ont été secoués. A chaque décharge de foudre, mes yeux éblouis par la lumière voyaient le visage de la petite apparaître et disparaître. Contrairement aux précédents coups de tonnerre, elle ne poussait plus de cris de peur mais respirait fort en tremblant d'effroi sous les éclairs aveuglants.

J'ai fermé les yeux. Retenant mon souffle, j'ai tendu l'oreille. Au sein de cette irritante cacophonie, j'ai distingué un son particulier. Cela venait de la porte de derrière. Un bruit sourd et un peu lointain. Tantôt une musique, tantôt une voix d'homme, tantôt le roulement de roues. Peut-être les trois à la fois ou peut-être aucun des trois.

Le bruit s'est tu, sans me laisser le temps de l'analyser. Un instant, j'ai douté de mes oreilles. Avaient-elles réagi de manière exagérée ? Comme lorsqu'on croit voir davantage de choses en plissant les yeux, mon ouïe avait-elle perçu plus que la réalité au milieu de ce vacarme dépassant sa capacité auditive ? Car comme l'a dit l'historien Yuval Noah Harari, il vaut mieux pour sa sécurité prendre une branche d'arbre pour un serpent que l'inverse.

Le tonnerre a cessé, les éclairs aussi, le calme est revenu. Je me suis ressaisie également. La première chose dont je me suis aperçue en recouvrant mes esprits était que je m'étais rassise devant la petite, le nez collé presque contre le sien, mon index dans sa main. Quand cela s'était-il produit ? Je ne m'en souvenais pas, il me restait juste la vague sensation de mon buste entraîné par une force me tirant par le doigt.

Je me trouvais lamentable. Quelle bêtise avais-je encore commise ? Qu'est-ce qui m'était passé par la tête pour pointer mes doigts en pistolet si près d'elle qu'elle les avait saisis ? Le contact physique avec un animal est dangereux si on n'a pas établi une confiance réciproque. La force d'un bonobo est inférieure à celle d'un chimpanzé mais largement au-dessus de celle des humains. Elle avait beau être jeune, elle était capable de casser mon index aussi facilement qu'un bâton de craie. Il aurait suffi qu'elle en ait envie pour que cela arrive.

— Ça va aller, ma petite, c'est fini maintenant, lui ai-je chuchoté.

Tout en essayant de retirer mon index de sa main, tout doucement pour qu'elle ne s'en aperçoive pas, je me suis laissée glisser en arrière en poussant sur mes talons. Il ne fallait pas la surprendre si je voulais conserver mon doigt intact et pouvoir encore écrire dans mon cahier, maquiller mes sourcils et me gratter le dos...

— Ça va aller, maintenant tout va bien.

Lorsque j'ai réussi à le retirer jusqu'à la deuxième phalange, j'ai entendu de nouveau le bruit de l'autre côté de la porte de derrière. Ce n'était pas une illusion, il s'agissait bel et bien du bruit d'un roulement de roues, sûrement un chariot ; il approchait de la petite porte, accompagné de la voix tonitruante d'un homme. Peu importait ce qu'il disait, ce qui comptait, c'était qu'il avançait avec le chariot tout en parlant au téléphone.

J'ai senti mon champ de vision s'assombrir. J'avais la poitrine qui se serrait, la peau qui me picotait, mes quatre membres qui s'engourdissaient et du mal à respirer. J'étais tombée dans cette « sorte de folie biochimique que provoque le corps au moment de s'asphyxier », pour emprunter les mots de mon mentor. Dans ma tête, une myriade de pensées se rassemblaient et se dispersaient continuellement tel un banc d'alevins.

Pourquoi cette petite ne lâchait-elle pas mon doigt ? Voulait-elle que je l'emmène avec moi ? Je n'en étais pas capable. Combien de temps me restait-il avant que l'homme entre par la petite porte ? Combien de pas me faudrait-il faire pour atteindre la sortie ? Cinq ? Six ?

Le roulement s'est arrêté. J'ai extirpé mon index et je me suis levée d'un bond. J'ai ignoré son regard ahuri et lui ai tourné impitoyablement le dos. A l'instant où la poignée de la porte de derrière tournait avec un bruit sec, j'ai commencé à courir. J'ai cru entendre parler dans mon dos, mais je ne me suis pas retournée. Je n'avais pas

le temps ni la volonté de le faire. Je n'étais préoccupée que par l'idée de sauver ma peau.

J'ai regardé derrière moi seulement après avoir traversé la rue. Personne ne me poursuivait. Entre-temps, un triporteur s'était garé devant le magasin.

I

LA VALLÉE DE MUGOK

MINJU

Je m'assois sur un banc devant le parc des chimpanzés. Je dépose mon sac à dos à mes pieds. J'enlève ma casquette trempée de sueur et aussitôt la brise printanière caresse mes cheveux coupés ras comme ceux d'un soldat. Lorsque j'appuie mes épaules contre le dossier du banc, le soleil de la fin d'après-midi m'éblouit. Les mains croisées sur la nuque, je regarde en face de moi en plissant les yeux et je découvre alors les chimpanzés dans leur parc.

Des arbres et des plantes grimpantes exubérantes, des cordes accrochées entre les branches, des rocailles, des cages à écureuils, des balançoires... Cet espace ressemblant un peu à une jungle miniature est entouré d'un fossé et d'une clôture de barbelés. En plein milieu, cinq chimpanzés s'adonnent à leurs occupations : un costaud s'abîme dans la méditation, assis les jambes pendantes sur un pont en troncs d'arbre, tout son être dégage la majesté d'un chef ; un autre costaud, sans doute le numéro deux, lui épouille le dos avec des gestes respectueux ; un troisième, sûrement le voyou de la tribu, prend de grands airs en traînant partout une longue branche ; il y a aussi deux petits qui s'amuse sur les balançoires en piaillant comme des moineaux.

A l'écart, près des barbelés, un solitaire s'amuse avec une boîte en plastique transparent installée au pied de la

clôture. Elle est compartimentée en quatre cases, chacune est pourvue d'un trou et contient une pierre, un bâton ou une noix. Ce doit être un matériel d'expérimentation conçu afin que l'animal pousse les outils et la noix dans les trous et les sorte de la boîte pour pouvoir casser la noix et la manger.

Le solitaire, tout en essayant de faire tomber le contenu de la boîte à l'aide d'un long et fin bâton, est sans cesse distrait par quelque chose. Il regarde un oiseau traverser le ciel, se retourne pour observer ses congénères, jette des coups d'œil à la caméra de surveillance installée dans la clôture et me regarde, moi aussi.

D'après la pancarte, sept chimpanzés vivent dans ce parc. J'ai envie de chercher le septième. Je n'ai pas vraiment de raison de vouloir le trouver, mais comme je n'ai pas grand-chose à faire, je me lance dans un « cherche et trouve ». En partant de la cage à écureuils au plus profond du parc, je déplace mon regard dans le sens des aiguilles d'une montre. A 2 heures, je vois un petit tuyau et une gouttière au travers desquels de l'eau coule ; à 4 heures, un rocher de la taille d'un dolmen ; à 6 heures, je retrouve le solitaire. Laissant tomber son long bâton dans la boîte, il regarde l'homme assis sur le banc juste devant lui.

Lorsque son regard croise le mien, il fait mine de retourner activement à sa besogne, mais ne me quitte toujours pas des yeux. Ses prunelles et le blanc de ses yeux sont entièrement noirs, mais je peux deviner sans mal la direction de son regard et le sens sous-jacent qu'il trahit : Que fait-elle, cette pauvre créature assise là ? Et moi aussi, j'aimerais bien savoir ce que je fais là. Un jour, quelqu'un m'a parlé d'un « zoo de singes » à la montagne. C'était mon voisin, le seul avec qui je parlais à l'époque où je vivais dans un *goshiwon*. Il connaissait tellement de choses qu'il suffisait de lui poser une question et

il donnait immédiatement la réponse. Les habitants du *goshiwon* l'appelaient « monsieur le distributeur automatique de réponses ». Le « zoo de singes » était la réponse à la question de quelqu'un : « Monsieur le distributeur de réponses, si on est chassé de ce *goshiwon*, où va-t-on échouer ensuite ? » Monsieur le distributeur de réponses nous a gentiment expliqué comment y aller : prendre l'autocar pour Jeongju à la gare routière de Séoul Est, puis une fois arrivé à la gare de Jeongju, chercher quelqu'un à l'air aussi gentil que lui et lui demander le chemin pour aller au village de Mugok.

Moi c'est à Wonju et non à Séoul Est que j'ai pris le car. Puis à Jeongju, un « monsieur très gentil » m'a expliqué qu'il fallait prendre le bus 101 devant l'hôpital et descendre au terminus. J'ai suivi son conseil et, en effet, j'ai atterri au village de Mugok. Après quoi j'ai marché sans m'arrêter avec mon sac contenant toute ma vie sur mon dos. Ça m'a pris cinquante minutes du village jusqu'à l'entrée de la vallée de Mugok, qu'on appelle aussi la vallée de Mang-a (la vallée de la Transe), et encore une heure pour arriver au « zoo de singes » au sommet de la montagne.

C'était une petite route contournant deux pics. Comme ce n'est pas un lieu touristique et qu'elle dessert uniquement le zoo, il n'y a aucun transport en commun. Je n'avais pas d'argent pour prendre un taxi et j'étais le seul à grimper ce chemin. Remarque, quel crétin ! Il fallait être fou pour se donner autant de mal, par une si belle journée de 1^{er} mai, juste pour aller voir des singes. Il y a des zoos partout, pas besoin d'aller chercher si loin. En plus, les singes, ce n'est pas aussi beau que des papillons.

Si on m'avait demandé : « Dans ce cas, pourquoi est-ce que tu y vas ? », j'aurais répondu : « Parce que je n'ai nulle part où aller. » Exactement comme l'avait dit monsieur le distributeur automatique de réponses. Il n'avait pas

expliqué pourquoi précisément ce lieu mais je me fichais bien de le savoir. En fait, sur le moment je ne l'avais écouté que d'une oreille, pensant que je n'aurais jamais l'occasion de mettre les pieds là-bas. Si j'avais su que l'infortune allait me frapper quelques mois plus tard, je lui aurais demandé plus de précisions, par exemple : « Est-ce parce qu'il y a dans ce zoo un singe qui dit la bonne aventure ? »

Je suis arrivé ici vers midi. Contrairement à ce qu'il avait dit, il ne s'agit pas d'un zoo de singes. Le nom officiel que j'ai lu sur le panneau à l'entrée du site était *Centre d'étude des primates de l'Université coréenne des Sciences*. Il n'y avait pas de guichet de vente de tickets et personne pour contrôler l'entrée, vous demander votre carte d'identité ou la raison de votre visite. Le gardien était absent. Il y avait juste une feuille A4 collée sur la fenêtre de son bureau, on pouvait y lire cette note informative à l'intention des visiteurs :

La visite est possible uniquement pour les parcs des singes de l'Ancien Monde, ceux du Nouveau Monde et ceux des Grands Anthropoïdes. Les horaires d'ouverture sont de 10 heures à 18 heures. Veuillez vous abstenir de tout comportement susceptible d'exciter les animaux – comme de tenter de pénétrer dans les parcs ou de leur donner à manger. Il est interdit de cuisiner sur place, de créer de l'agitation ou d'abandonner ses déchets. Il est également interdit d'accéder aux enclos intérieurs, aux bâtiments de recherche et aux logements des employés.

D'après la note informative, le circuit conseillé dure environ une heure. Mais moi, je n'en ai pas tenu compte et cela fait six heures que je suis ici. J'ai exploré les moindres recoins, y compris les zones interdites. A l'apparition d'un employé, je suis allé m'asseoir sur un banc devant un enclos et j'ai fait mine de me reposer.

Quand j'ai eu soif ou faim, je suis allé boire au robinet. Quand j'ai eu mal aux jambes, je me suis allongé dans le bois d'arbres à neige près du chemin pour les visiteurs et j'ai humé le parfum des fleurs. A force de tournicoter et de fouiller partout, j'ai fini par connaître comme ma poche la topographie du Centre d'étude et le plan en vue aérienne de ses installations, je sais aussi le nombre de fenêtres de chaque bâtiment et où se trouvent toutes les entrées. Les deux immeubles d'un étage situés entre les deux sommets servent de logement aux employés et de bureaux pour la recherche. Le bâtiment en béton de plain-pied à côté des bureaux est l'enclos intérieur ; partant de là, s'étendent trois parcs extérieurs disposés en éventail. En dehors du bâtiment où logent les employés, les constructions et installations sont reliées entre elles par de longs tunnels où les animaux peuvent se déplacer.

Les chemins pour les visiteurs sont aménagés tout autour des parcs extérieurs, en commençant par les singes de l'Ancien Monde, puis les singes du Nouveau Monde et les Grands Anthroïdes en dernier. Chaque parc étant protégé sur les côtés par un fossé, on dirait trois îles indépendantes. A l'intérieur de chaque île, des enclos en fil barbelé séparent les espèces entre elles. Le parc des Grands Anthroïdes que j'ai visité en dernier est divisé en trois : un enclos pour les orangs-outans, le second pour les gorilles et le troisième pour les chimpanzés.

Ce dernier enclos, tout au fond du parc, est le plus éloigné de l'entrée principale. J'ai atterri devant cet enclos trente minutes avant la fermeture du Centre, et depuis, un quart d'heure s'est écoulé. L'aiguille de ma montre indique précisément 17 h 45. Pour sortir du site avant la fermeture, il faudrait que je me lève maintenant. Mais je ne bouge pas. Au lieu de ça, je tends le cou et regarde loin devant moi. Une femme entre dans la zone intermédiaire entre l'enclos des chimpanzés et les autres enclos. Elle

dépose sur une étagère un panier de la taille d'un ballon de foot et crie :

— Tonnerre !

Elle a vraiment une voix tonitruante. A son intonation, je comprends qu'elle appelle quelqu'un. Pas difficile de deviner de qui il s'agit. Parmi les chimpanzés, un seul individu mérite ce nom. Je ne me suis pas trompé. Le chef installé sur le pont se retourne vers la femme. Celle-ci lève le bras et agite deux fois le bout des doigts :

— Viens vite !

Tonnerre prend tout son temps pour descendre du pont. Il est grand et corpulent. Son visage est si patibulaire qu'on croirait plutôt un gorille déguisé en chimpanzé. A voir les poils grisonnants au sommet de son crâne, il doit être assez âgé. Ses mouvements sont lents mais agiles. Il traverse une flaque d'eau et passe les rochers et les arbres avec lenteur ; pourtant, il arrive au stand en un rien de temps. J'observe la rencontre, le cœur palpitant.

Aussitôt qu'elle ouvre la porte du stand, Tonnerre y pénètre sans hésiter. Elle est plus grande que lui, mais il est plus corpulent qu'elle. Elle caresse affectueusement le dos de Tonnerre, puis sort quelque chose à manger du panier et le lui tend. A la fin, elle fait mine de tirer deux fois avec ses doigts en pistolet vers le fond du stand où Tonnerre disparaît. Il va probablement rejoindre l'enclos intérieur.

— Eclair !

Le numéro deux qui attendait son tour sous le pont s'envole.

— Arche !

Le voyou jette sa branche et accourt. Les deux petits suivent à leur tour le même rituel que les grands puis s'éclipsent au-delà du stand intermédiaire. La soigneuse se montre affectueuse avec chacun d'eux de façon vraiment équitable.

— Jane!

Le solitaire ne court pas tout de suite. Le derrière soulevé à mi-hauteur, il me regarde. En me disant qu'il n'a peut-être pas entendu, je répète « Jane ». Aussitôt il fait un bond, la gueule grande ouverte, et s'enfuit précipitamment vers le stand, comme si je lui avais donné un coup de pied aux fesses. En fait, vu son nom, ce doit être une femelle. Comme elle s'amuse à l'écart, curieuse et timide, et qu'elle a le plus petit gabarit des adultes de la tribu, je devine que c'est une adolescente introvertie.

Dans le stand se déroule une scène un peu différente de ce que j'ai observé jusque-là. Jane saute d'un bond sur la gentille-soigneuse et se serre contre elle en enlaçant son cou et sa taille comme si elle grimpeait à un arbre. Leurs visages face à face, bouche grande ouverte, elles rient à en perdre le souffle.

J'ai l'habitude d'appréhender le monde par l'ouïe. Sans me vanter, j'arrive à percevoir de façon relativement exacte l'émotion cachée derrière un son, en plus de capter ses vibrations. Pour moi, la vue a moins d'importance. Ce n'est pas volontaire, c'est une aptitude innée. Tout comme les abeilles détectent les rayons UV, les vipères les infrarouges, et les papillons nocturnes distinguent les couleurs dans la nuit.

Pour autant, je ne peux pas entendre les bruits à mille lieues. Je suis juste doué pour percevoir la subtilité des sons à portée auditive normale et m'en souvenir. D'après ma mère – si elle n'a pas exagéré –, quand j'étais en maternelle, j'ai fait s'évanouir la directrice en parvenant à distinguer le *fa* du *fa dièse*, et le bruit du bouillonnement de l'eau de celui de la soupe. Elle aurait alors dit à ma mère : « Madame, je crois que nous avons un petit Mozart dans notre école! »

Pour produire le rire que la gentille-soigneuse et Jane viennent d'émettre de concert, il faut que l'expiration

frappe fort la lulette. Ce n'est pas une façon de rire habituelle chez les humains, au moins depuis l'Holocène. Le Mozart que je suis interprète immédiatement ce rire : Ah ! Comme nous sommes heureuses !

Jane disparaît de l'autre côté du stand. Le spectacle des chimpanzés a pris fin. Ma montre indique 18 heures pile. Je prends ma casquette et me lève. Aussitôt, la tête me tourne. Une sueur froide s'empare de moi et je vois tout flou. J'attrape précipitamment le dossier du banc et laisse échapper ma casquette. La force quitte mes jambes et je m'affale. Alors que mon champ de vision s'obscurcit, j'entends la voix de la gentille-soigneuse :

— S'il vous plaît ?

Je sais qu'elle m'appelle, mais je n'arrive pas à lui répondre. Ecroulé sur le banc, je dois attendre que le vertige se dissipe pour arriver à la voir à nouveau.

— Monsieur, s'il vous plaît !

La gentille-soigneuse se tient debout devant la clôture, son panier à la main. Ses prunelles sont noires comme celles des chimpanzés et son regard aussi direct que la lumière d'une lampe torche. Elle a les cheveux coupés très court au niveau des oreilles, des épaules fermes et solides, et porte un tee-shirt de travail marron aux manches retroussées et un jean. Elle est beaucoup plus grande que je ne le pensais de loin. J'étire mon dos de tout son long avant de me relever. Malgré le fossé qui nous sépare, je sens une nette différence de taille entre nous. Du coup, j'ai l'impression d'être un Schtroumpf.

— Est-ce que tout va bien ? me demande-t-elle.

Son regard et ses intonations ont quelque chose d'intimidant. Elle ne parle pas simplement, mais semble vouloir enfoncer chaque syllabe dans l'oreille de l'autre. Ses yeux disent plutôt « Pourquoi ne partez-vous pas ? » à la place de « Est-ce que tout va bien ? ». Elle doit être une gentille-soigneuse uniquement avec les chimpanzés. Je

ramasse ma casquette et jette un œil discret en direction de son panier. Il y reste une bonne dizaine de morceaux de fruits de la taille d'un poing de bébé : oranges, bananes, pommes vertes, etc.

— Ça va aller, merci, dis-je, tandis que ses fruits me font saliver.

Un mirage de tranches multicolores s'envole vers moi. Je ferme les yeux, de peur de tendre malgré moi la main pour les attraper. A la pensée que je ne me suis rien mis sous la dent de toute la journée, mon estomac se contracte. Le gobelet de *ramen* que j'ai mangé ce matin était mon dernier repas.

— Vous êtes sûr que ça va ? demande-t-elle de nouveau.

Mon sac à dos sur les épaules, je me tourne vers la gauche. Si elle s'inquiète tant pour moi, elle n'a qu'à me donner un morceau de banane.

— La sortie est de l'autre côté, dit-elle.

Elle indique la droite avec ses doigts en pistolet. Je la regarde sans broncher, et elle bouge deux fois la main de haut en bas, imitant le geste d'appuyer sur la détente. Je crois entendre : « Va-t'en ! » en guise de « Pan ! Pan ! Pan ! ».

Je lui obéis et tourne à droite. Je m'éloigne en sentant son regard posé sur mon dos. L'arrière de mes oreilles est brûlant. Que pense-t-elle de moi ? Un imbécile qui n'a aucun sens de l'orientation ? J'ai honte également de mon ventre qui gargouille sans pudeur.

Le gardien que je n'ai pas vu en entrant se tient debout près de l'entrée à présent. Les mains posées sur les hanches, il regarde d'un air irrité le visiteur qui n'a pas la notion du temps marcher d'un pas traînant. Dès que je franchis le seuil, il referme précipitamment la porte comme s'il me donnait une violente tape dans le dos. Je me retourne et un vent d'inquiétude s'empare de moi. Lorsque la gentille-soigneuse m'a demandé : « Vous êtes

sûr que ça va ? », aurais-je prononcé quelque chose qu'il ne fallait pas ? Par exemple : « Banane » ?

Je me mets à dévaler la pente. Je longe la glissière de sécurité d'où je peux voir la vallée en contrebas. J'ai toujours un peu la tête qui tourne, mais c'est agréable d'admirer le magnifique paysage sous mes pieds : la vallée en forme de V, les deux versants peuplés de micocouliers et, au fond, le trait bleu d'un cours d'eau qui s'étire. C'est une vallée profonde de plus de cent mètres.

Des virages à près de quatre-vingt-dix degrés se répètent sept fois. Comme la route ne fait que monter jusqu'au sommet, la descente aussi est constante. Heureusement d'ailleurs, grâce à ça j'économise mes forces. Bien que je sois à deux doigts de m'effondrer de fatigue et de faim, le rythme de mes pas est deux fois plus rapide qu'à la montée. Le moment de me poser l'inévitable question arrive d'autant plus vite. Une fois que j'aurai regagné le village de Mugok, point de départ de mon excursion, je devrai prendre une décision : où irai-je après ?

Je consulte ma montre toutes les cinq minutes, et je deviens plus curieux encore de savoir pourquoi monsieur le distributeur automatique de réponses avait dit que cet endroit était celui « où aller quand on n'a plus nulle part où aller ». Si c'était vraiment le cas, j'aurais dû trouver la réponse, non ? Au moins un indice ? Sinon, ça n'a pas de sens. Peut-être que j'ai raté quelque chose ?

Je me remémore le plan du Centre d'étude des primates. Je ralentis ma marche et au rythme de la promenade je visualise les endroits que j'ai vus. Hélas, pas le moindre indice, je revois juste différents faciès : des singes de l'Ancien Monde aux narines aussi rapprochées que des guillemets jusqu'à Jane qui riait aux éclats en découvrant ses gencives couleur d'abricot, et la gentille-soigneuse. Ma mémoire s'arrête sur le panier de fruits.

Finalement, je n'ai réussi à trouver aucune réponse. Mais je sais quelle est la meilleure chose que j'ai faite de la journée : je n'ai pas tenté de m'emparer du panier. Je suis peut-être un vagabond mais je ne suis pas un mendiant. Je me mets à compter tous les biens que je possède : douze mille wons en argent liquide, deux bons d'achat pour des produits agricoles que j'ai reçus en guise de rémunération après avoir travaillé dans une exploitation de fraises il y a quelques mois, un vieux sac de couchage, une bouteille d'eau remplie au robinet du Centre, un téléphone portable dont l'abonnement est interrompu, quelques vêtements d'hiver et sous-vêtements, plusieurs tee-shirts, un couteau suisse, un stylo-feutre ramassé quelque part, des affaires de toilette dont un rasoir et une tondeuse à cheveux, un estomac vide et un crâne qui résonne à chaque pas... Je m'arrête là. Plus j'y songe, plus les forces me quittent.

18 h 55. J'arrive au dernier virage. Je vois devant moi le départ du chemin de Mugok. Lorsque je regarde vers le haut, le Centre d'étude des primates installé au sommet de la montagne est dans mon champ de vision. Le soleil rougeoyant du soir semble être accroché entre les deux bâtiments. Le ciel, qui était bleu tout à l'heure, est sillonné de cirrus rouge et noir. Des ombres aux reflets pourpres ondulent sur le vert de la végétation.

Je dirige mon regard vers le bas. La forêt de micocouliers sur le versant où je suis est déjà obscurcie par la rapide tombée de la nuit. Le cours d'eau au fond de la vallée a pris une teinte bleu foncé. Il en est de même sur l'autre versant : l'ombre du crépuscule s'étend peu à peu sur les arbres touffus qui ressemblent à des brocolis. A un endroit, un objet rouge de la taille d'un ongle de petit doigt incrusté dans les arbres attire mon attention.

Au début, je le prends pour un gros rocher. Mais à force de le regarder attentivement, je me dis que c'est une

construction et conclus bientôt qu'il s'agit d'un toit. Vu la topographie et sa position, il est très probable que ce soit un ermitage ou une cabane construite par les gardes forestiers. Soulagé, j'ai enfin l'impression de pouvoir reprendre ma respiration.

Je mets un genou à terre et rattache soigneusement les lacets de mes baskets. Même si elles ressemblent plus à des morceaux de caoutchouc usés qu'à des chaussures, ces précieuses alliées m'amèneront vers une nouvelle destination et un lieu où dormir.

Un moment plus tard, je suis en train de lire un panneau d'information à l'entrée du chemin de Mugok. Et voici ce qu'il dit : *Fermeture temporaire du chemin suite à la grave détérioration de la vallée et de la forêt de micocouliers. Interdiction d'y pénétrer et d'y camper. Tout contrevenant encourt une amende allant jusqu'à trois millions de wons.*

L'entrée a été barricadée à l'aide de piquets et de cordes. Là aussi une grande plaque interdit l'accès avec des phrases comme : *Le chemin de Mugok est fermé* et *La maison au toit rouge est inhabitée*. Je n'aurai donc pas besoin de supplier qui que ce soit de m'héberger, ce qui me ravit. Bon, je risque une amende de trois millions de wons, mais il est peu probable que je sois découvert, car un fonctionnaire qui déborderait assez d'énergie pour venir fouiller la vallée et y dénicher un intrus après le coucher du soleil n'existe pas.

Je passe par-dessus les cordes et m'engage sur le chemin envahi de mauvaises herbes et bordé de hauts arbres. Une vingtaine de mètres plus loin, je rencontre un torrent assez large, au-delà, la forêt de micocouliers commence. Le chemin longe la rive vers le fond de la vallée. Il est rude avec des racines d'arbres qui sortent du sol et des cailloux plus ou moins gros qui font trébucher ceux qui s'y aventurent.

Dans un premier temps, je marche très prudemment, mais une fois mes pieds habitués au sol caillouteux, je me mets à courir. Il me faut arriver à destination avant que l'obscurité m'empêche de distinguer autour de moi. D'après mon expérience de la vie de SDF, dans les vallées, la nuit tombe comme une averse. Je n'ai pas forcément de raison de vivre, mais je n'ai pas non plus envie d'errer dans le noir, de dégringoler et de me noyer dans ce torrent.

Dix minutes plus tard, j'arrive à un endroit d'où je peux apercevoir le toit rouge en face. La construction tapie au milieu de la pinède n'est pas un ermitage ni une cabane, mais un kiosque n'ayant qu'un toit et quatre piliers. J'en suis dépité. Hélas, il est trop tard pour faire demi-tour. D'ailleurs je n'ai aucun autre endroit où aller. Je traverse le torrent en utilisant comme pierres de gué trois rochers pointant hors de l'eau, et dès que je pénètre dans le kiosque, ce que j'avais craint arrive : les ténèbres s'abattent sans crier gare et avalent la vallée d'une seule bouchée.

Je reste assis là, l'air absent, pendant un long moment. Il fait tellement sombre que je n'ose pas bouger. J'ai même oublié de poser mon sac à dos. J'ai l'impression de me trouver dans le puits d'une mine. Au loin, au sommet de la montagne, des lumières blanches brillent tel un mirage. Je ne vois pas la ligne de faite, mais vu la direction et la hauteur, elles doivent venir du Centre d'étude des primates.

Tout à coup, la curiosité me gagne. Quel genre de personnes vivent derrière ces fenêtres ? Ou plutôt quel genre de travail effectuent-elles ? Est-ce qu'elles sont passionnées par ce qu'elles font ? Sont-elles heureuses de vivre ainsi ? Comme pour me répondre, le visage de la gentille-soigneuse me revient à l'esprit. Je crois entendre sa voix tonitruante appelant Tonnerre, et aussi son rire avec Jane.

Une étrange impression me fait froid dans le dos. Cela n'a rien à voir avec le fait de se sentir envieux ou triste, ou seul et découragé, comme quand on contemple la lumière de fenêtres inconnues dans une ville inconnue. Si je devais essayer de définir cette sensation, ce serait proche d'un « Ah! Je vois! ». La destination suivante dont monsieur le distributeur automatique de réponses a omis de parler après « l'endroit où aller quand on n'a nulle part où aller » est donc ici.

Ce n'est qu'une supposition de ma part, mais je me dis que j'ai échoué là en suivant le même parcours que le distributeur automatique de réponses. Tout comme lui, j'ai atterri là où celui qui est complètement paumé arrive inéluctablement. Je me trouve actuellement non pas dans le fond de la vallée, mais dans les bas-fonds de la vie, autrement dit au bord du précipice qu'on appelle souvent terminus de la vie. C'est là que je dois décider si je me laisse dégringoler ou si je fais demi-tour. J'enlève mon sac à dos, en sors le sac de couchage et l'étale sur le sol du kiosque. Je me débarrasse de ma casquette, mon coupe-vent et mes chaussures, et je m'allonge. Avant, je ne faisais jamais ça. Où que je sois et même si j'étais fatigué, je ne me couchais jamais avec le corps couvert de poussière. Je m'arrangeais pour trouver de l'eau pour me laver, me brosser les dents et me raser. Je n'oubliais jamais non plus de garder une coupe de cheveux bien nette grâce à la tondeuse. Ce sont les principes que je respecte depuis le début de ma vie de SDF, comme s'il s'agissait de ma dernière dignité d'homme.

Et là, je viens de laisser tomber cette ultime décence. Je me sens le cœur plutôt léger. Vu que j'ai touché le fond, je n'ai plus à me soucier de dignité humaine ni à me préoccuper de mes besoins vitaux. Mais on dirait que mon corps ne l'a pas encore compris. J'ai une faim de loup tandis que ma vessie me crie d'ouvrir

le robinet. Pour satisfaire cette dernière demande, je sors du kiosque.

Est-ce à cause de l'air froid de la nuit et de l'atmosphère lugubre se dégageant de la vallée, ou du bruit sinistre de l'eau qui coule devant le kiosque ? En tout cas, quand je regagne le sac de couchage et ferme les yeux, je ne trouve pas le sommeil. La boîte ronde à l'arrière de mon visage, là où se cache l'esprit de l'homme qui vient de déclarer « Je suis arrivé au terminus de ma vie », cette partie qu'on appelle le cerveau bouillonne d'idées noires.

Moi aussi j'ai eu une famille. Mes parents, ma petite sœur, mon petit frère et moi, Kim Minju l'aîné, nous vivions entassés tous les cinq dans un vieil appartement de quatre pièces du quartier de Hwagok-dong à Séoul. Mon père me traitait souvent de « fils vivant aux crochets de ses parents comme un chien qui ne fait que bouffer sans rien foutre ». Quand il était de mauvaise humeur, il m'appelait carrément « fils de chien ».

C'est une appellation grossière, mais je la méritais amplement. Depuis l'enfance, je n'ai jamais rien fait que suivre le sens du courant. Me plier à la volonté des autres ou aux diktats du système. J'ai été inscrit à l'école, puis au collège de mon secteur et au lycée désigné par mes notes de fin de collège, et idem pour l'université, je suis entré dans une des facs de Séoul que me permettaient mes notes au bac.

Je ne me suis jamais soucié non plus de gagner ma vie. Une fois, harcelé par mon père, j'ai failli partir en Australie pour un séjour de « vacances-travail ». Il croyait que voir du pays me transformerait. C'était l'hiver de ma première année de fac. Quelques jours avant mon départ, j'ai été renversé par une voiture. Le chauffard s'est enfui et je n'ai même pas obtenu de dédommagement. Pour couronner le tout, j'avais une rupture des ligaments croisés et du coup j'ai été exempté de service militaire,

à la place j'ai dû effectuer des missions de service public auprès de la mairie.

Après avoir terminé mes études universitaires, ma vie s'est résumée à enchaîner les examens. J'ai d'abord tenté d'entrer dans un journal, c'était le vœu de mon père, puis dans une grande entreprise, pour faire plaisir à ma mère, puis dans une boîte du secteur public, une solution de rechange trouvée par mes deux parents... Après avoir tout raté, je me suis lancé dans la préparation des concours de la fonction publique, le statut professionnel le plus populaire du ^{XXI}^e siècle. J'ai été recalé trois ans de suite. Mon père m'a conseillé de renoncer. En guise d'explication, il a déclaré :

— On ne peut pas faire bouillir des *ramen* dans une coupelle de sauce de soja.

— Laissez-moi, je vais y arriver.

Je me suis rebellé pour la première fois de ma vie. Ce n'était pas parce que me faire traiter de coupelle de sauce de soja m'avait mis en colère, ni parce que j'étais animé d'une puissante détermination à réussir à tout prix la prochaine fois. Pour être franc, je n'avais rien d'autre à faire que ça, et puis, tant que je préparerais des concours, je continuerais à être logé et nourri gratos. Je les trouvais un peu mesquins : qu'est-ce que cela avait de si extraordinaire de nourrir l'enfant qu'ils avaient mis au monde, c'était leur souhait et pas le mien !

— Tu crois qu'on va supporter encore un an de te voir tirer au flanc ?

Le simple fait de me voir lui faisait monter la moutarde au nez. Pour lui, ma tête était forcément remplie d'excréments de poissons et je passais mon temps à ne rien faire. Il était quand même injuste, car si j'échouais aux examens, ça ne voulait pas dire que je ne foutais rien. Je faisais ce qu'il fallait même si en apparence j'avais l'air de me tourner les pouces. Enfin,

j'admets que réfléchir à ce que je devrais faire occupait l'essentiel de mon temps.

Le vrai problème, c'est qu'aucun boulot ne m'attirait, devenir ci ou ça ne me faisait pas rêver, il n'y avait même pas de loisir qui me passionnait. En revanche, je savais ce qui aurait fait plaisir à mon père : que la petite coupelle de sauce de soja que j'étais décroche un job convenable et gagne sa vie. Le voir travailler dans une boîte d'import-export de la taille d'une petite coupelle avant de finir gardien de nuit d'un entrepôt de marchandises après la retraite ne me donnait pas vraiment l'envie de l'imiter. Rien qu'à penser à sa vie – trimer dans sa jeunesse comme une bête de somme pour remettre le collier après sa retraite –, j'en avais des frissons d'horreur.

Quant à ma mère, c'était pire encore. Si je ne pouvais devenir rien d'autre qu'un pauvre petit ustensile, qu'au moins j'en devienne un utile, c'était toute son ambition. Si je rentrais tard après avoir bu quelques verres avec un ami, elle me harcelait en radotant : « Je n'ai jamais vu quelqu'un qui accepte toutes les occasions de boire et dit oui à toutes les invitations arriver à quelque chose dans sa vie. Il faut être sérieux et bosseur pour réussir. » C'est ce qu'elle était, elle, et elle était réputée pour ça dans tout le quartier, mais à presque soixante ans, elle travaillait encore à la supérette.

Ma sœur Minji m'a conseillé un jour de devenir pasteur, car c'était ce qui se rapprochait le plus de ma discipline universitaire. Je lui ai répliqué que je n'avais pas étudié la théologie mais les sciences des religions. Celui qui avait un grand potentiel pour devenir fils de Dieu était peut-être Eunho, le petit dernier, qui partageait la même chambre que moi. C'était un agneau qui priait le Seigneur du fond du cœur tous les soirs. Bien sûr, il débitait les phrases ronflantes de ses prières dans un seul et unique but : récupérer la chambre pour lui tout seul

le plus vite possible. Mes oreilles de Mozart inutilement sensibles l'entendaient très bien : « Seigneur, faites que mon grand frère se tire de la maison le plus rapidement possible. »

Comme je ne lui obéissais pas, mon père m'a privé d'argent de poche. Si je voulais continuer à préparer les concours, je n'avais qu'à me débrouiller pour m'assumer tout seul. Voilà ce qu'il m'a dit. Mais moi je n'en avais pas envie. Pour moi, gagner sa croûte était réservé à ceux qui triment comme des bêtes, ce qui n'était pas mon cas. Au bout d'un moment, ma mère a commencé à changer la disposition des plats sur la table, une réaction tellement puérile que ça me faisait honte. Tous les mets délicieux étaient désormais posés devant ma sœur Minji, qui travaillait, elle, et devant Eunho, promu au rang de releveur comme au baseball, alors que la veille encore, les bons plats étaient de mon côté. Mes deux parents étaient fermement décidés à me détrôner de ma place d'héritier de la famille.

Moi non plus, je n'étais pas fier de moi. Surtout du fait d'être le fils aîné d'un couple aussi borné. Je ne leur avais jamais demandé de m'avoir mis au monde. Je n'étais que le fruit du hasard qu'ils avaient fabriqué en se faisant plaisir. Dans ce cas, n'était-ce pas normal de considérer mon petit défaut comme un simple ver dans une pêche ?

C'était un matin de janvier, il y a un an, la veille de mon trentième anniversaire. Je n'arrivais pas à ouvrir les yeux alors qu'il était 10 heures du matin parce que j'avais bu avec un copain de fac jusque tard dans la nuit. Mon réveil a sonné, mais dans un demi-sommeil je l'ai balancé. Ceux qui ont fait l'expérience d'avoir tellement bu qu'au réveil ils n'ont pas encore dessoûlé le savent bien, le lendemain, on se sent encore invincible. Ni le fait que mon père allait bientôt rentrer de son travail